

## CHRONIQUE

---

### Une mémorable figure : l'Ingénieur des Mines Guillaume Lambert<sup>(1)</sup>

---

Pittoresque et originale est la dénomination administrative de l'un des champs d'exploitation les plus vastes et les mieux dotés du gisement houiller de notre Limbourg. Long de 8 km du Sud au Nord et large de 4 à 7 km, il s'étend, sur près de 5.000 hectares, de la Meuse mitoyenne, frontière internationale, à la limite orientale, d'allure méridienne, d'une zone réservée, notée C. Résultant de la réunion de deux concessions, il a nom Sainte-Barbe et Guillaume-Lambert.

— Va pour Sainte-Barbe, me direz-vous. Elle est l'universelle patronne de tous ceux qui, artificiers, artilleurs, sapeurs ou mineurs, font parler la poudre. Mais Guillaume Lambert ?

— A ma connaissance, il n'a jusqu'à présent été publié à son sujet qu'un éloge académique. Encore ai-je été bien long à me le procurer, l'annuaire universitaire où il est inséré, étant devenu plutôt rare (1). D'un intérêt considérable — ne serait-ce qu'en raison de la qualité de son auteur — ce texte a néanmoins été composé, pour ainsi dire, prématurément : il n'était pas encore possible à ce moment-là (il y a trente-deux ans) de parler assez complètement d'événements de la plus haute portée dans l'exploration et la mise en valeur des richesses minérales du sol national. C'est pourquoi, ayant

---

(1) Eloge lu, le 16 décembre 1942, au cours de la séance extraordinaire de la Classe des Sciences de l'Académie Royale de Belgique.

(2) A. DUMONT (fils), Notice sur la vie et les travaux de M. Guillaume Lambert, professeur émérite à la Faculté des Sciences. *Ann. Univ. Catho. Louvain*, t. XXIV (1910), pp. LXXXI-XCII.

été en situation de connaître dans un assez grand détail l'ensemble de ces faits, j'ai cru pouvoir saisir cette occasion d'en brosser un tableau rapide. Ainsi me sera-t-il permis de rendre un solennel hommage à la mémoire, trop méconnue, d'un Ingénieur des Mines à qui notre Pays doit beaucoup, et d'en placer le portrait en parallèle à celui d'Ernest Solvay, dont l'un de mes prédécesseurs à la présidence de l'Académie Royale des Sciences, des Lettres et des Beaux-Arts de Belgique, M. Octave Dony-Hénault, a obligeamment accepté de préciser certains traits en cette même séance extraordinaire. Ce rapprochement ne laisse en effet pas d'être curieux et riche d'enseignements utiles à la Jeunesse, suprême espoir de tous les Corps savants qui œuvrent pour le plus grand bien de la Patrie.

\* \* \*

Je n'ai connu Guillaume Lambert que pour l'avoir rencontré une seule fois, savoir le 7 février 1905, à la vesprée. Si je puis préciser, c'est parce que, de ma visite en son petit hôtel du boulevard Bischoffsheim, où il m'avait offert un verre de vin de Champagne, j'ai emporté, très largement dédié, daté et paraphé — à la plume d'oie, s'il vous plaît! — un exemplaire d'une publication toute récente et qui devait être sa dernière, fait qui n'a rien de surprenant dès qu'on sait que l'auteur comptait déjà près de quatre-vingt-sept ans (1).

Je le vois encore, m'accueillant d'un geste large. Grand, svelte, toujours très droit. Figure souriante, qu'encadraient des favoris blancs, touffus et crépus, reliés en étrier par une moustache taillée court, après avoir été longtemps portée à la gauloise. Yeux d'un bleu pervenche, encore très vifs, mais pétillants d'une douce malice, comme s'ils eussent gardé un reflet des ciels d'Ardenne ou des claires eaux de la Salm.

Guillaume Lambert naquit, en effet, le 6 avril 1818, à Grand-Halleux, province de Luxembourg, et ce fut au hameau de Hourt, où la rivière prénommée traverse, en un sombre défilé, des masses de quartzite que nos géologues tiennent pour les plus anciennes roches connues sur territoire belge. Pays de bonnes et braves gens!

(1) Brochure sortie, en 1904, des presses de l'Imprimerie J. E. Goossens, de Bruxelles, ornée d'un portrait de l'auteur, avec fac-simile de sa signature. En annexe, une liste des publications de G. Lambert.

On ignore cependant presque tout du foyer où Guillaume Lambert vit le jour, car il n'y est fait aucune allusion dans ses papiers, pourtant si nombreux, ni dans ce mémorial que, à partir de l'âge de vingt-deux ans et jusque dans son extrême vieillesse, il s'est appliqué à tenir avec un soin aussi scrupuleux que la copie de ses principales lettres.

Son père, né en 1762, avait prénom Joseph. Sa mère, qui s'appelait Marie-Caroline Mignon, était sœur du percepteur des contributions de Vielsalm et Grand-Halleux. La famille, dit-on, s'intéressait à la mécanique. Son frère aîné, Toussaint-Lambert, né le 8 septembre 1805 et, au 1<sup>er</sup> janvier 1850, instituteur à On, après avoir pris part au siège d'Anvers en qualité de volontaire, avait décliné des offres de service comme officier supérieur dans l'armée belge en formation, mais avait fait carrière dans le Corps des Ponts-et-Chaussées. Ingénieur à Marche, il collabora activement à la construction du réseau routier de sa province natale. Tout porte donc à admettre que le milieu familial jouissait d'aisance et de culture. Un autre indice s'en trouve dans le soin apporté à la formation du jeune Guillaume.

La sollicitude de sa mère lui valut de prendre très jeune des leçons auprès d'un ecclésiastique du voisinage, chez qui il se rendait sous la protection d'un garde-chasse, au moins par temps de neige. C'est, paraît-il, que le pays n'était pas sûr; en cette région de grandes forêts, on redoutait encore, de ce temps-là, les attaques du loup. A l'âge de 17 ans, en 1835, Guillaume fut envoyé à l'Université de Louvain, qui venait juste de reprendre son activité. Inscrit à la Faculté de Philosophie et Lettres, notre jeune étudiant ne tardait pas à s'y distinguer en devenant bientôt le répétiteur des cours de mathématiques supérieures professés par l'éminent Gaspard Pagani. Et comme il suit parallèlement l'enseignement de l'École des Beaux-Arts, il y remporte, au concours de 1836, le premier prix de la deuxième classe de « Principes de figures ». Aussi les nombreux rapports qu'il produira au cours de sa longue carrière, seront-ils tous copieusement illustrés de croquis clairs et expressifs. C'est recette classique qu'un dessin bien conçu vaut mieux qu'un long discours.

Sa préparation terminée, Lambert passe, en janvier 1839, à l'Université de Liège, ou, plus exactement, à l'École Spéciale des Mines remaniée par Arrêté royal du 1<sup>er</sup> octobre 1838, « en vue de mettre en rapport avec l'organisation de l'Enseignement supérieur », la plus ancienne Administration du pays, le Corps des Mines, institué par

décret impérial du 18 novembre 1810 en exécution d'une loi napoléonienne du 21 avril de la même année. Entré avec le deuxième rang comme Elève-Conducteur, Lambert ne tardait pas à se révéler l'as de sa promotion (la première du nouveau régime). C'est comme tel qu'il réussit l'examen de passage de première en deuxième année d'études, puis celui de sortie qui, en novembre 1840, lui permit de prendre rang en service actif. Ainsi qu'en atteste un certificat de l'Administrateur-Inspecteur de l'Université, Directeur de l'Ecole Spéciale des Mines, ces succès furent le fruit d'une « conduite exemplaire et d'une parfaite assiduité aux exercices de l'Ecole ». Il faut dire que, à en croire les chroniqueurs officiels, l'absentéisme sévissait fort à cette époque.

\* \* \*

La carrière administrative de Guillaume Lambert ne devait pas être bien longue : un peu plus de quatorze années. Ayant, selon l'usage, débuté avec le grade de Conducteur de 3<sup>e</sup> classe, il aura atteint celui d'Ingénieur quand, en janvier 1855, il sollicitera son envoi en congé illimité. Invité huit ans plus tard à reprendre du service, il s'y refusera.

Mais si sa carrière administrative fut relativement brève, combien elle fut féconde et mouvementée ! Elle s'écoula tout entière dans la petite ville de Mons, et, en fait de houillères, dans le Borinage qu'aucune voie ferrée ne reliait alors au chef-lieu. Surveillance de 25 fosses, produisant annuellement 6.000.000 d'hectolitres de houille, et de 200 machines à vapeur, tel était le gros de la besogne. Bientôt venait s'y ajouter, chaque samedi de 4 à 6 heures, un cours créé à La Louvière par son collègue Joseph Chaudron à l'intention des conducteurs de travaux, surveillants, porions et mécaniciens des charbonnages du Centre. D'où surmenage résultant des trop longues courses à pied et, en novembre 1848, par voie de conséquence, succès relatif par classement au troisième rang lors de l'examen conduisant au grade de Sous-Ingénieur; mais revanche en 1852 où, à une épreuve similaire, Lambert dépasse tous ses concurrents.

Par deux fois, il est victime d'accidents miniers. C'est tout d'abord peu après son entrée en service. Descendant aux échelles — le seul mode de circulation dans les puits alors en usage — il fait une chute au charbonnage de Longterne-Trichères, à Dour, et se blesse grièvement. Dix ans plus tard, c'est à Quaregnon, à la fosse n<sup>o</sup> 1 des XXIV actions, qu'il est atteint par un éboulement au cours d'opéra-

tions consécutives à un coup de grisou. Dès le 24 août 1842, sa belle conduite, lors d'un accident survenu dans une carrière souterraine, à Cuesmes, lui vaut les remerciements du Ministre.

Loin de l'abattre, ces accidents n'ont pour effet que d'exciter son génie inventif : le 12 décembre 1845, brevet d'échelles hélicoïdales, bientôt utilisé dans un puits de la région. Il avait été précédé, le 19 juillet 1841, de deux autres relatifs, le premier à la fermeture des lampes de sûreté, le second à une nouvelle boussole de mine, qu'il perfectionne six mois plus tard. Il sera suivi le 9 avril 1850 d'un brevet d'agglomération de la houille menue; le 9 septembre 1852, brevet de machine pneumatique rotative, c'est-à-dire d'un ventilateur de mine; le 28 décembre 1854, brevet d'un procédé de percement de puits et trous de sonde dans le sable. Beaucoup plus tard, en 1880, le 15 décembre, nouvelle fringale et brevet pour la préparation et l'enrichissement de minerais ferro-manganésifères.

En même temps, il publie des articles dans les *Annales des Travaux Publics de Belgique*, à cette époque organe officiel de l'Administration des Mines et qui le restera jusqu'en 1896. Il y traite successivement du prix de revient de serrements et plate-cuves; de la carbonisation des combustibles, avec proposition d'un nouveau système à circulation de flamme, connu en métallurgie sous le nom de four à coke belge et utilisé en premier lieu à Houssu; d'une boussole de mineur à niveau constant.

Aussi ne tarde-t-il pas à acquérir certaine notoriété dans la vie montoise. Le 6 août 1846, il est nommé membre de la Société des Sciences, des Lettres et des Arts du Hainaut, sorte d'académie locale dont l'action a été longtemps très remarquable. Il en devient le secrétaire général le 13 avril 1850, ce qui lui vaut, au 7 janvier suivant, d'être élu membre correspondant de la Compagnie sœur, la Société des Sciences, de l'Agriculture et des Lettres de Lille. Toute une série de distinctions de ce genre lui viendront dans la suite, tant du pays que de l'étranger, d'ordinaire en conséquence de voyages ou de missions.

Cinq ans à peine se sont écoulés depuis son entrée au Corps des Mines, qu'il retourne au pays qui l'a vu naître et c'est pour y recueillir la matière d'un *Rapport adressé à Monsieur le Ministre des Travaux Publics sur des recherches et des expériences faites dans le but d'amender, au moyen de la chaux, une partie du sol de l'Ardenne*. Inséré dans le tome VI (1847) des *Annales des Travaux*

*Publics de Belgique*, accompagné de deux planches gravées (dont l'une est une esquisse de carte géologique), ce petit mémoire est consacré pour une bonne part à la description d'un dépôt régional localisé dans un large sillon qui, orienté du Nord-Est au Sud-Ouest, s'étend de Xhoffraix jusqu'au delà de Basse-Bodeux, sur une longueur de 25 km. Renfermant en abondance des galets de roches dévoniennes, dont certains de nature calcaire sont nombreux dans divers bancs, cette formation connue, d'après Omalius, sous le nom de Poudingue de Malmédy, est tenue comme étant d'âge, d'après les uns permien, d'après les autres triasique; c'est, à défaut de fossiles propres, en raison de ses caractères lithologiques (notamment sa faible cohérence et sa couleur rouge), analogues à ceux de dépôts datés qui s'étendent à la limite orientale de l'Ardenne, tant au Sud, dans le Bas-Luxembourg, qu'à l'Est, en Eifel, et plus au Nord, le long du cours moyen de la Roer. C'est surtout à ce point de vue que leur connaissance devait, sur la fin de sa carrière, être utile à Guillaume Lambert, car, tout bien pesé, l'emploi des parties calcaires de ces dépôts se révéla aléatoire s'il devait être autre que celui qu'en avaient fait jadis les moines des abbayes de Stavelot et de Malmédy, dont la prospérité fut manifestement conditionnée par les particularités ou privilèges géologiques de cette région très spéciale.

En 1849, autre mission, cette fois sous le contrôle du professeur André-Hubert Dumont, qui l'avait initié à la géologie lors de son passage à l'École des Mines de Liège. Il s'agit de déterminer par sondages la constitution du sol de la province d'Anvers en vue d'applications agronomiques.

Mais bientôt la Belgique ne lui suffit plus. En 1851, le Ministre l'envoie à Londres visiter la première Exposition universelle. Deux ans plus tard, comme il achève la publication d'une traduction annotée du *Traité pratique de l'exploitation des mines de houille* d'un auteur anglais, J. Hedley, c'est le Comité des exploitants du Centre qui lui fournit les moyens d'un *Voyage dans l'Amérique du Nord* à l'occasion de l'Exposition de New-York, et le Gouvernement s'associe en lui accordant un congé avec solde d'une durée de deux mois et demi. Commencée le 25 septembre 1853, cette échappée ne devait se terminer que six mois plus tard, en avril 1854. Ayant tout aussitôt repris ses occupations administratives, Lambert consacre onze mois à la rédaction de son rapport qui, imprimé immédiatement, remplit 520 pages de texte grand in-8° et un album de 52 planches

avec carte géologique en couleurs, flanquée de deux coupes. Il y aurait trop à dire si je devais analyser cette relation d'un voyage où Lambert met à profit toute occasion qui s'offre, ainsi, dès son départ, celle de visiter de Liverpool l'Exposition de Dublin. Partout les questions sociales l'intéressent à l'égal des progrès de la mécanique, de la métallurgie, de la géologie et de l'exploitation des mines, qu'il étudie longuement dans divers districts, s'attardant plus spécialement dans celui des anthracites, les qualités de cette variété de combustible étant alors méconnues en Europe. Seule une lecture attentive de ce livre permet d'apprécier la sagacité de son auteur.

\* \* \*

Comme on pouvait s'y attendre, après avoir goûté d'une vie aussi vagabonde, Lambert ne tarda pas à solliciter de l'Administration des Mines son envoi en congé illimité. Il passait décidément à l'Industrie. Laquelle? Bien malin eût été celui qui, connaissant ses antécédents, aurait su deviner juste. C'était, ô surprise! celle de la céramique.

Elle retiendra, en principal, dix années durant cet esprit curieux, aux connaissances très variées, au jugement sûr et prompt, à l'ardeur toujours vive. Ce sera d'abord à La Louvière en qualité de directeur des usines Kéramis de la Société Boch frères. Il y recevra la visite du Roi qui, lui ayant conféré la croix de chevalier de son ordre, le complimentera sur son rapport de mission en Amérique. Après 1859, ce sera à Maastricht où, avec le concours de MM. de Haussy, Gouverneur de la Banque Nationale, et Troye, Gouverneur de la province de Hainaut, il fondera la « Société G. Lambert et Cie », devenue, dans la suite, la « Société pour la fabrication de faïences fines et de produits céramiques ».

Mais ce serait une erreur de croire que Lambert s'abstienne pour autant de voyager. En 1856, il trouve le moyen de visiter en Espagne le bassin houiller de Sama et les installations métallurgiques de la Compagnie asturienne des mines. En 1860, il se rend en Angleterre d'où il rapporte la substance de deux ouvrages, l'un sur l'exploitation de la houille, l'autre sur l'Art céramique. Ce dernier, bien que mis en vente au prix modique de cinq francs, forme un volume de 380 pages, orné de 27 planches. Rédigé de même façon que le rapport sur l'Amérique, il est, de nos jours encore, très recherché, l'outillage élémentaire des usines n'ayant guère évolué depuis lors.

\* \* \*

Mais voici que peu après se dessine, dans la carrière de Guillaume Lambert, un nouveau tournant, non moins net et inattendu que le précédent.

« En 1866, répondant au vœu d'un grand nombre d'industriels, »  
 » NN. SS. les Evêques de Belgique décidèrent d'annexer des Ecoles »  
 » spéciales d'ingénieurs à l'Université de Louvain. L'exploitation des »  
 » mines occupe sans conteste une place prépondérante parmi nos »  
 » industries nationales. Donc il s'agissait de former des ingénieurs »  
 » en vue de notre industrie charbonnière, ingénieurs jusqu'alors four- »  
 » nis par l'Ecole des Mines de Mons et l'Ecole de Liège, jouissant »  
 » à juste titre d'une réputation universelle. L'établissement dans ces »  
 » conditions d'une Ecole concurrente était une entreprise qui parut »  
 » à plus d'un si téméraire qu'on lui prédisait une existence éphé- »  
 » mère.

» Mgr Laforêt, à qui incombait pour ainsi dire la responsabilité »  
 » morale de la fondation des nouvelles écoles, comprit que le succès »  
 » dépendrait du concours d'un corps professoral d'élite.

» Dans le monde des ingénieurs des mines, Guillaume Lambert »  
 » était à cette époque la personnalité la plus marquante. »

Ainsi s'exprima dans son éloge académique le successeur de Lambert en la chaire d'exploitation des mines de l'Université de Louvain. Il ajoutait :

« De 1866 à 1894, son enseignement visa surtout la solution »  
 » pratique des problèmes qui s'offrent au mineur. Il laissait volon- »  
 » tiers de côté les considérations théoriques... Le cours professé par »  
 » Lambert formait, dans son ensemble, plutôt qu'une suite métho- »  
 » dique de leçons, une série de conférences sur des sujets favoris : »  
 » éclairage, ventilation, sondages et, plus encore, procédés de fon- »  
 » çage des puits. Lambert excellait réellement dans cette partie du »  
 » cours. Elle le passionnait tellement que parfois il recommençait »  
 » une leçon déjà donnée à la surprise des élèves qui, se gardant »  
 » de signaler au maître sa distraction, écoutaient comme antérieu- »  
 » rement la leçon reprise sous une forme différente, éclairée par des »  
 » exemples et des commentaires nouveaux.

» Pendant toute sa carrière professorale, Lambert, toujours bien- »  
 » veillant, s'intéressant aux travaux de ses élèves et les encoura- »  
 » geant, sut leur inspirer une admiration et un respect inaltérables »  
 » qui se traduisaient, pendant les dernières années, par des applau- »  
 » dissements au commencement de chaque leçon. »

Ayant, par son engagement envers l'Université de Louvain, contracté une attache permanente dans le pays, le « jeune » professeur, alors âgé de 49 ans, se décidait, l'année suivante, à fonder un foyer. Il ne pouvait mieux faire pour se choisir une compagne que de s'en retourner à la vallée de la Haine, et ce fut au sortir même de Mons, au bord de la route qui mène au Borinage, en une grosse maison d'aspect avenant et très original. Le 8 août 1868, Guillaume Lambert épousait Mademoiselle Héloïse Cousin-Duchateau, fille de l'important meunier de Jemappes.

De cette union naquirent deux enfants : un fils, Paul, et une fille, Gabrielle, morte sans descendance.

\* \* \*

Si dès l'âge de 17 ans, avant même d'avoir suivi des cours universitaires, le fils assista son père, par exemple dans la conduite des mines de manganèse de Moët-Fontaine sur la Lienne, qui lui avaient été concédées le 11 juin 1867, c'est que Guillaume Lambert avait très tôt contracté l'habitude de se faire accompagner par son héritier dans ses déplacements en Belgique et même à l'étranger.

Or ses voyages étaient fréquents, car ses charges universitaires étaient légères : par semaine, deux séances de deux heures chacune. Aussi, sans que jamais il renouvelle certain voyage de prospection industrielle exécuté en Russie en 1865, le trouvons-nous remplissant les fonctions de membre du Jury aux Expositions de Paris en 1867, de Londres en 1871, de Vienne en 1873, et, en mars 1876, étudiant au South Kensington les échantillons de récents sondages anglais.

Est-ce tout ? Non pas. A partir de 1872, il fait de fréquentes visites en Westphalie où, à la faveur de la reprise industrielle, Allemands, Français et Belges rivalisent dans la mise en exploitation ou la prospection de parties plus septentrionales de ce vaste gisement houiller. Là, au contraire de ce qui se voit dans la vallée de la Ruhr et de ses affluents, où la roche affleure, il faut, pour atteindre au gîte minier, traverser des épaisseurs de plus en plus considérables de formations de recouvrement, d'allure à peu près horizontale, le ou les morts-terrains des mineurs. D'où difficultés croissantes dans le creusement des puits et, d'autre part, continuelle nécessité de recourir à la sonde pour reconnaître l'extension du gisement. On était alors parvenu de la sorte jusque sur les bords de la Lippe, rivière dont le cours, sensiblement parallèle à celui de la Ruhr, en est distant de 30 km.

Lambert apprit également que si, dans son ensemble, le gisement de la Westphalie est affecté de selles et de bassins grossièrement dirigés du Nord-Est au Sud-Ouest, ces plis se font de plus en plus amples, de plus en plus profonds et, par voie de conséquence, de plus en plus riches à mesure que, partant de la région des affleurements, on se dirige vers le Nord-Ouest.

Il ne pouvait manquer de comparer cette situation à celle qu'il avait apprise à connaître, dans l'extrême Nord de l'Angleterre, entre le Solway Firth et la mer du Nord, spécialement dans le Durham. De ce rapprochement jaillira bientôt une idée toute nouvelle. Accueillie avec faveur comme une perspective d'avenir, notamment en Grande-Bretagne, elle marquera, pour ainsi dire, l'apogée de la carrière active de Guillaume Lambert.

Cette idée, c'est tout simplement la conception d'une liaison entièrement souterraine, masquée qu'elle est par des dépôts plus récents, entre les formations houillères du Durham et de la Westphalie, le raccord longeant la côte orientale de l'Angleterre pour traverser la mer à la hauteur des bouches de l'Escaut, de la Meuse et du Rhin. Guirlande de bassins houillers possibles ! Guirlande longue de 250 lieues de l'Ecosse aux sources de la Lippe, mais, ainsi que Lambert en fera expressément la remarque, plus courte que celle réellement découverte en Amérique du Nord, sur 350 lieues. Guirlande qui serait d'ailleurs similaire à celle que, dès 1856, l'Anglais Robert Godwin-Austen avait signalée à l'attention du monde savant comme pouvant être jalonnée par de plus nombreux gisements houillers que ceux déjà connus sur son parcours, des Galles du Sud et du Somersetshire, par le Boulonnais, le Nord français, le Hainaut belge, puis Liège et Aix-la-Chapelle vers la Ruhr. Un premier sondage, entrepris en 1872 pour la vérification de cette conception, dans le Sussex, à Netherfield lez Battle, à 10 km au Nord de Hastings, ayant échoué par 619 m dans les argiles d'âge jurassique supérieur, un second fut, dès 1875, exécuté en plein Londres à la brasserie Meux, Tottenham Court Road. C'est de ces travaux que Lambert alla s'informer en 76, et, du coup, faire connaissance de la sonde à couronne diamantée, avec curage continu par courant d'eau et extraction intermittente d'un témoin théoriquement continu des terrains traversés. Le forage Meux ayant établi que les formations mésozoïques reposent en ce point sur du Dévonien, ce ne fut que dix ans plus tard qu'un forage tenté, dès 1886, à Douvres, presque sur le rivage, au rocher de Shakespeare, atteignit par 257 m le Houiller

cherché; poussé jusqu'à 757 m, il recoupa 15 veines de 40 à 130 cm de puissance. Telles furent les origines de la découverte, en 1890, du bassin du Kent, qui ne se développa vraiment qu'après 1908.

Mais revenons à Lambert et à la Westphalie. Ce n'était pas seulement vers le Nord, sur la Lippe et au delà que se constatait le prolongement du gisement houiller; c'était aussi vers l'Ouest, ainsi à Homberg, sur la rive gauche du Rhin, face à Ruhrort, et même à Crefeld, 6 km plus loin.

Aussi, en 1873, quelques pionniers encouragés par ces résultats avaient-ils entrepris des forages beaucoup plus à l'Ouest encore, par delà la vallée de la Roer, près de Heerlen, en plein Limbourg hollandais, pays pauvre, certes, et dépourvu de tout chemin de fer, mais qu'importe? A vrai dire, ils n'étaient pas les premiers à rechercher, sous le mort-terrain, le prolongement septentrional du gisement exploité depuis des siècles sur les flancs de la vallée de la Wurm, où le Houiller affleure dans l'ancien domaine de l'abbaye de Rolduc, cet affleurement étant le plus oriental de ceux qui, à l'Est de la Meuse, prolongent le bassin houiller de Liège suivant une direction très sensiblement rectiligne. Il y aurait long à raconter sur les recherches antérieures. Bornons-nous à dire que les plus récentes avaient abouti, en 1860 et 1861, à l'octroi, tout contre la frontière allemande et au Sud-Ouest de la mine domaniale, des concessions Willem et Sophia. Mais c'était bien vainement que, en 1873, on tentait la mise en exploitation de la première. Ces tentatives échouèrent si lamentablement que la Société fut, en 1881, déclarée en faillite, et que ce ne fut que trente ans plus tard, en 1902, que grâce à une première application en territoire hollandais du procédé de la congélation, un nouveau groupe de capitalistes put achever le fonçage des puits.

Quoi qu'il en soit, les forages exécutés à partir de 1873 aux abords de Heerlen ayant été fructueux, Guillaume Lambert fut appelé à donner son avis sur leurs résultats. S'appuyant sur la comparaison des coupes transversales de l'ensemble, d'une part du Nord de l'Angleterre et de la Westphalie, d'autre part de la région liégeoise par Theux et Richelle (coupe dressée en 1850 par André-Hubert Dumont) et du Limbourg hollandais (addition de Guillaume Lambert), il concluait franchement, en ce qui concernait le Limbourg hollandais, à la probabilité d'une extension souterraine en allure de plus en plus tranquille vers le Nord. La suite des événements devait,

dans la plus large mesure, mettre en évidence l'exactitude de ces prévisions.

Mais l'intégration de ces données nouvelles dans la conception que, à la longue, Lambert, grand voyageur, en était venu à se faire des relations entre gisements houillers de l'Europe nord-occidentale, l'amenait tout aussitôt et irrésistiblement à une autre conclusion. Il s'empressa de la divulguer, d'abord dans une conférence faite à Louvain en octobre 1875, puis et surtout par une brochure. Publiée à Bruxelles en mars 1876, celle-ci fut aussitôt intégralement traduite en anglais et imprimée dans les *Proceedings of the North of England Institute of Mining and Mechanical Engineers*, à Newcastle-upon-Tyne, puis reproduite ou résumée dans un grand nombre de publications techniques. Appuyé d'une planche de coupes, d'une esquisse cartographique du Limbourg hollandais et d'une carte s'étendant de la Westphalie à Londres vers l'Ouest et à Luxembourg vers le Sud, ce texte est, comme toutes les œuvres de Guillaume Lambert, écrit d'une plume alerte, dans un style entraînant, presque journalistique, en certaine façon goût américain.

Et Lambert de se demander « s'il n'y aurait pas lieu d'explorer à fond la partie Nord de nos provinces de Limbourg et d'Anvers. Peut-être trouvera-t-on là de quoi compenser le vide qui ne manquera pas de se produire dans notre extraction par l'épuisement des parties les moins riches de notre zone houillère » (1).

\* \* \*

Entre le moment où ces perspectives nouvelles furent ainsi esquissées et le jour où ce rêve commencera de se réaliser, il devait s'écouler près d'un quart de siècle. Il fut rempli d'événements divers qu'il convient de rappeler succinctement.

C'est tout d'abord que l'année suivante, en 1877, un groupe d'industriels belges sollicite, en complément au rapport de Guillaume Lambert, l'avis de l'un de ses premiers élèves à l'Université de Louvain, de celui que, six ans plus tard, le maître choisira comme son suppléant et, douze ans après, comme son successeur, lorsque, en 1894, se fera vraiment trop lourde la charge du cours d'exploitation des mines, accrue par le nouveau régime instauré par les lois des 10 avril 1890 et 3 juillet 1891 sur la collation des grades académi-

---

(1) D'après le manuscrit original de la conférence d'octobre 1875.

ques, qui, en décrétant la suppression de l'École Spéciale des Mines, ouvriront l'accès au concours du Corps des Mines aux diplômés de toutes les Universités. Choix véritablement providentiel aux trois degrés, car le disciple ayant ainsi eu l'occasion de se convaincre à pied d'œuvre du bien-fondé des espoirs de Lambert, prendra à son tour position. Dans la suite, ce sera lui qui, tout naturellement, continuera la campagne de propagande inlassablement poursuivie jusqu'alors par son prédécesseur. Finalement, lorsque cette campagne entrera dans une phase décisive, ce sera encore et toujours lui qui servira de trait d'union entre toutes les bonnes volontés, fraîches écloses ou ravivées, et ce sera pour les mener à une victoire toute pacifique. Héritier d'un nom illustre dans la science, troisième fils du célèbre géologue liégeois décédé en 1858, Léon-André Dumont fut, dès l'âge de 30 ans, vraiment à la hauteur des tâches qui lui incombèrent.

Il semble assez inutile de s'étendre ici pour dire que la *Notice sur le nouveau bassin houiller du Limbourg hollandais* publiée par Dumont renferme un avis conforme à celui de Lambert, y compris la possibilité d'une extension en territoire belge. Dumont insiste néanmoins sur la divergence d'allure de l'ancien sillon houiller par Aix-la-Chapelle, Liège, Charleroi, Mons, Valenciennes et Douai et de celui qui pourrait exister plus au Nord. Faisant implicitement état de la constatation d'affleurement de roches bien antérieures au Houiller dans le fond des vallées des rivières brabançonnaises qui ont, dans leur cours moyen (au Sud de Jodoigne, de Wavre et de Hal), percé le tapis des morts-terrains recouvrant partout ailleurs de façon continue la Moyenne et la Basse Belgique, Dumont se borne à citer comme jalon négatif extrême le sondage du parc Léopold à Ostende (faute sans doute de connaître les résultats de celui qui venait d'être exécuté aux ateliers du chemin de fer du Grand Central, à Louvain, et décrit, en 1876, dans la *Revue Universelle des Mines*). C'est ainsi qu'il fournit la justification de l'opinion que la limite méridionale du nouveau gisement houiller se dirigera vers le Nord-Ouest. Remarque importante, mais qu'il serait trop long et d'ailleurs assez inutile de commenter ici.

Bomons-nous donc à constater que la fièvre minière d'après 70 étant tombée, notamment par suite de la mévente des houilles, le monde industriel et financier se désintéressa bientôt de la question. Dumont ne s'en était d'ailleurs pas caché en finale de son avis : « Jusqu'au jour où le mineur aura trouvé le moyen de percer les

sables de nature ébouleuse à de grandes profondeurs, la constatation du terrain houiller dans le Nord de la Belgique sera sans intérêt au point de vue industriel. » Aussi sera-t-il l'un des premiers à signaler à l'attention des ingénieurs, l'année même de son invention, en 1885, le procédé de fonçage de puits de mine par congélation massive d'une colonne de terrains, imaginé par l'Allemand Poetsch. Bien plus, il aura la joie, dix ans plus tard, de convaincre de l'efficacité et du grand avenir de ce procédé nouveau, enfin mis au point, son vieux maître Lambert qui, jusqu'alors, n'avait voulu entendre parler que du mode de creusement de puits largement utilisé en Westphalie à la suite des brevets pris par le Belge Chaudron en complément de ceux du sondeur parisien Kind.

Mais en attendant Poetsch et cet autre fonceur d'avalereses que sera Hönigmann, le Limbourg hollandais restait dans le marasme. Sous la pression de l'opinion publique, le Gouvernement de La Haye avait proclamé la déchéance de la plupart des concessions accordées après 1873, et demeurées inexploitées. Néanmoins, à la faveur d'une reprise du marché charbonnier, en 1891, des recherches exécutées à nouveau à Heerlen aboutissent à l'octroi de la concession Orange-Nassau. Quoique l'épaisseur du mort-terrain n'y soit que d'une centaine de mètres, le creusement des puits entrepris, à un diamètre relativement faible, en 1893, par un procédé nouveau ne sera certes achevé qu'en 1899. Cependant, le branle était donné. Dès 1896, une nouvelle campagne d'explorations par sondages s'institue, cette fois dans l'ensemble du Limbourg hollandais. Elle se poursuivait jusqu'à atteindre les abords de Sittard, quand elle fut brusquement arrêtée, le 17 avril 1899, par la décision du pouvoir exécutif d'instituer une Commission d'enquête en vue de réserver à une exploitation par l'Etat tout ou partie de la superficie minière encore disponible.

\* \* \*

Cependant, c'est-à-dire dès 1897, le mouvement de prospection avait gagné le Limbourg belge. Les recherches débutèrent à 5 km au Nord de Maastricht, à Lanaken, au hameau de Petersheim.

Une première tentative, commencée le 10 octobre, échoua. Une seconde, faite tout aussitôt après, aboutit. La sonde recoupa, au début de juillet 1898, sous la profondeur de 276 m, 5 m d'ampélite alunifère, puis pénétra, sur 3 m, dans un calcaire qu'on rapporta au Viséen, substratum naturel du Houiller.

Revoyant tout récemment d'anciens papiers, j'y ai retrouvé, signée de notre regretté confrère Jules Comet, une lettre qui revêt la valeur d'un document historique. Datée du 1<sup>er</sup> septembre 1926, elle m'apportait des précisions en vue d'une communication que j'avais accepté de faire. Le 27 septembre, à la neuvième semaine sociale universitaire organisée à l'Institut Solvay par notre non moins regretté confrère Ernest Mahaim. Voici ce texte :

« Dans mes premières années d'enseignement à l'École des Mines (à partir de 1897), j'ai fait plusieurs fois allusion dans mon cours de géologie à la possibilité de l'existence de terrain houiller en Campine, *me basant sur la fameuse brochure de Guillaume Lambert*. J'ai gardé longtemps une carte sur laquelle j'avais tracé, à la craie bleue, une droite de Maastricht à Anvers, interprétant ainsi les idées de Lambert.

» Un jour, boulevard Charles-Quint, n° 13, j'ai reçu la visite de Valentin Putsage, directeur-gérant du charbonnage de Cipy. Il m'apportait les échantillons (que j'ai conservés) du fond du sondage de Lanaken [H1a; V2c (plus ou moins)]. Putsage m'a dit en substance : « On m'a rapporté ce que vous aviez dit à nos élèves à propos du Houiller de Campine. J'ai lu la brochure de Lambert que vous leur aviez indiquée. Je me suis associé à M. Jules Urban, président de la Cie du chemin de fer du Congo, qui vous a en grande estime à cause de votre exploration du Katanga, et à M. Emile Flasse, sondeur. Nous avons foré un premier trou à Lanaken. En voici les résultats. Qu'en pensez-vous ? Que devons-nous faire ? »

» Je dois dire que Putsage, en me rendant visite, *avait en main la brochure Lambert*.

» Je lui ai répondu : « Il n'y a qu'une chose à faire : sonder plus au nord. »

» Quelque temps après, j'ai rencontré Putsage à la gare de Mons et il m'a dit : « C'est bien malheureux ! Nous avons loué un terrain pour sonder à Mechelen-sur-Meuse; Flasse était en train d'y transporter son matériel; et M. Urban, notre bailleur de fonds, vient de mourir subitement. Nous n'avons plus de sous. »

» Il doit être entendu que je n'ai parlé de la houille en Campine que d'après Guillaume Lambert, en le citant et en montrant sa brochure aux élèves. Il est certain aussi que, même s'il n'était pas venu me parler de l'affaire, Putsage eût décidé de sonder plus au nord. Il n'attendait que mon avis confirmatif pour en faire part à

M. Jules Urban. Je n'ai donc joué là-dedans qu'un rôle secondaire, et même tertiaire. »

Le 4 octobre suivant, Comet revenait à la charge :

« Racontez par écrit ou de vive-voix la visite que m'a faite V. Putsage. Mais supprimez, je vous prie, ce que je dis à propos de ce que j'avais dit à mes élèves. Bien que je n'aie parlé que d'après G. Lambert, on pourrait croire que j'insinue que je suis pour quelque chose dans l'affaire. Mais dites bien que Putsage avait en main le rapport Lambert. »

Aujourd'hui que, depuis treize ans déjà, notre grand ami n'est plus là pour s'offusquer, dans sa modestie, de la promptitude foudroyante des effets de son enseignement, j'ai cru pouvoir enfreindre ses consignes, car je sais que, le 9 juin 1902, il écrivit à Guillaume Lambert :

« Vous avez eu une excellente idée en faisant réimprimer votre rapport de 1876.

» Que je suis heureux pour ma part d'avoir dans mon cours à l'Ecole de Mons, défendu vos idées depuis 1896 et de les avoir exposées à plusieurs reprises dans des conférences données dans des cercles privés. »

\* \* \*

La campagne menée par Jules Comet faisait écho — sans doute à son insu — à celle que l'ancien secrétaire général de la Société des Sciences, des Arts et des Lettres du Hainaut menait de son côté depuis 1876 devant ses auditoires louvanistes. Notre confrère le baron de la Vallée-Poussin n'a-t-il pas déclaré : « Je me rappelle encore combien le désir de résoudre cette énigme hantait l'esprit de Lambert. Que de fois le vénérable professeur, dont je suivais les leçons en 1881, nous en a-t-il parlé ! Il croyait sans aucun doute, lui déjà, à l'existence de la houille dans le Nord. S'il attachait tant d'importance aux puits artésiens, c'était assurément dans l'espoir de trancher la question. Et quand à la fin de sa carrière scientifique, il préconisait pour le captage des eaux souterraines les puits à large section du système Lambert, il ne cachait pas à ses élèves qu'il avait bien plus envie d'en tirer du charbon que de l'eau. » (1)

(1) Ch. de la VALLEE-POUSSIN, Eloge funèbre de M. le professeur André Dumont, *Ann. Univ. Catho. Louvain*, 1920-1926, p. LXXXVIII (reproduit dans la Notice : *In Memoriam*, André Dumont (1847-1920). Bruxelles, Imprimerie Labor).

« La foi de Dumont aux gisements du Nord fut plus active et ne devait plus jamais le quitter. Elle était agissante, militante, communicative; sans cesse, il en parlait à ses élèves. » (1)

Résultat : certain jour de 1896, donc peu après l'admission de Lambert à l'éméritat, Dumont reçut d'un ancien élève des Ecoles, Léon Deboucq, Ingénieur au Corps des Mines, l'offre de constituer un groupement de camarades qui fourniraient les capitaux nécessaires pour l'exécution d'un sondage profond (1). Ce ne fut toutefois que le 12 octobre 1898 qu'une « Société de Recherche et d'Exploitation » fut constituée sous la direction du professeur Dumont, avec, parmi les souscripteurs — qui en douterait? — Guillaume Lambert et d'autres vétérans de la campagne de sondages de 73, tels Evence Coppée et Louis Jourdain.

Instruits par l'insuccès de Lanaken, c'est à 22 km plus au Nord, à Elen, que cette fois les chercheurs font jouer la sonde. Leur patience ne tarde cependant pas à être mise à une rude épreuve. Un premier sondage, entrepris le 20 février 1899, échoue à la profondeur de 60 m. Un second, commencé le 20 juin 1899, donne lieu à de tels déboires que l'entrepreneur l'abandonne à 180 m. Dumont se tourne alors vers l'un des sondeurs qui avaient réussi en Westphalie et dans le Limbourg hollandais grâce à l'emploi d'un procédé analogue à celui utilisé pour le creusement des puits d'Orange-Nassau, à Heerlen. Cette fois, le forage va trop vite. Dumont est à court d'argent; Lambert, averti, l'encourage en doublant sa mise. Bientôt on atteint, par environ 600 m de profondeur, des sables que Lambert, sur le vu des échantillons, rapporte, le 2 novembre, à l'Aachénien; mais, peu après, ô déception! la sonde pénètre dans des roches rouges, formation encore inconnue dans la région. La sonde atteint 718 m. Dumont désespère d'aboutir et en écrit à son vieux maître. Celui-ci lui répond, le 17 novembre : « Vous oubliez qu'un bon général ne doit jamais douter du succès de ses entreprises. Vous êtes bien près du but, c'est-à-dire de savoir si le terrain houiller existe ou n'existe pas au point où vous vous êtes placé. Autant que je puis en juger, vous êtes en plein terrain triasique. » Mais le 14 décembre, le sondage parvenu à la profondeur de 878 m était l'objet d'un accident; après des tentatives de sauvetage, il fallut se résigner à l'abandonner.

---

(1) *Ibid.*, p. LXXXVIII.

Comme Lambert l'écrivait, encore le 17 novembre, à Dumont : « Il vous sera facile plus tard, en cherchant bien, de trouver des points situés à moindre profondeur et plus abordables. Quant au capital nécessaire, vous le trouverez; n'en doutez pas. »

De vrai, si la Société de Recherche dut, le 9 février 1901, pour pouvoir liquider, faire un dernier appel de fonds, une « Nouvelle Société de Recherche et d'Exploitation » se constitua le 20 mai suivant. Profitant de l'expérience acquise, c'est, cette fois, dans une position intermédiaire entre Lanaken et Eelen, à Asch, sur le haut plateau de la Campine limbourgeoise, que la sonde s'enfonça pour explorer la profondeur et en ramener de 542 m, le 2 août 1901 — date mémorable ! — les premiers échantillons de houille, d'une houille à gaz ! La démonstration de la prévision ou, pour parler la langue juridique, l'invention était faite, qui seule conférait légalement des droits au chercheur. Toutefois — on ne devrait jamais l'oublier — elle avait été guidée par une vue perçante et nette, par un raisonnement simple et clair qui, divulgué bénévolement, ne pouvait, désormais, comme toute recherche de science pure, avoir pour récompense permanente que la reconnaissance et, par delà, la gloire !

\* \* \*

Il va de soi que la découverte du Houiller productif à Asch n'a marqué que le début d'une nouvelle phase, celle des explorations décisives; mais treize années encore devaient s'écouler, très exactement, avant qu'un puits de mine n'atteignît le socle rocheux profond et n'y recoupa une première veine de houille. Ce fut celui de Winterslag, à Genck. La célébration en grande pompe de cet événement avait précisément été fixée au 4 août 1914. Comme bien on le pense, il n'en fut rien, puisque cette date devait, hélas ! demeurer historique pour d'autres raisons. Guillaume Lambert ne la vécut pas; il s'était doucement éteint le 23 février 1909, en s'endormant pour toujours dans les bras de son fils.

Les huit dernières années de son existence avaient été remplies d'une continuelle et joyeuse activité. Il avait fait réimprimer en 1902 le rapport de 1876 en y ajoutant un supplément; en 1904, il avait consacré une dernière publication à l'annonce de la *Découverte d'un puissant gisement de minerais de fer dans le grand bassin houiller du Nord de la Belgique*. Mais il s'était aussi intéressé personnellement à la prospection du nouveau « bassin ».

Passé le premier moment de surprise, de nombreux chercheurs, après s'être fixés dans les environs du premier trou — sans doute en guise de vérification ! — s'étaient bientôt orientés, qui vers le Sud, qui vers l'Ouest ou le Nord-Ouest, d'ailleurs précédés dans ce sens par Dumont, demeuré fidèle aux prévisions de 1876-77. Mais tous évitèrent longtemps la vallée de la Meuse. Une carte jointe à la réimpression du rapport de 1876 en témoigne nettement : en mai 1902, les 17 grands sondages exécutés ou en cours d'exécution se trouvaient tous, à l'exception de celui d'Eelen, à l'Ouest de l'alignement Zutendaal-Neeroeteren. On eût dit que la vallée de la Meuse était mal famée. De fait, il y avait le souvenir des insuccès de Lanaken et d'Eelen. Puis les sondages qui, dans le Limbourg hollandais, avaient été exécutés au voisinage de la vallée, n'avaient fourni que d'assez piètres résultats. Enfin, de l'avis officiel de l'Ingénieur des Mines, chargé de la surveillance gouvernementale, C. Blankevoort, il fallait considérer comme sans intérêt le territoire situé à l'Ouest de l'alignement Fauquemont (Valkenburg)-Sittard, le gisement reconnu formant un simple et vaste bassin s'ennoyant vers le Nord-Est et dont le flanc septentrional passerait au Sud de Sittard (1). Adoptant ce point de vue, le Ministre du Waterstaat en était même venu à déclarer à la Première Chambre, dans la discussion du projet de loi sur la nationalisation des gisements houillers non concédés, que les territoires non englobés dans le périmètre fixé étaient pratiquement stériles.

Forts de cette déclaration et mieux informés, les Lambert père et fils constituaient peu après la Société Herzog-Heinrich, Prinz der Nederland. Dès 1900, elle plantait une tour de sondage à Geleen, au Sud-Ouest de Sittard. La tentative ayant réussi, cette société exécuta deux autres forages (les n<sup>os</sup> 72 et 73 du catalogue officiel) formant avec le premier (le n<sup>o</sup> 71) un alignement orienté du Sud-Est au Nord-Ouest et long de 4 km. Le succès complet de ces recherches impliquait bientôt des droits imprescriptibles à l'octroi d'une concession qui devait s'étendre jusqu'aux abords de la Meuse, frontière internationale; la demande en fut affichée le 14 mai 1901. Ayant dans la suite négocié le rachat des droits des inventeurs, l'Etat hollandais installa dans ce nouveau champ minier, à partir

---

(1) Une reproduction de cette carte a été insérée dans le numéro d'octobre 1901 de la *Revue Universelle des Mines*, 3<sup>e</sup> sér., t. LVI, pl. 6.

de 1915, la fosse Maurits, dont l'extraction a atteint jusqu'à 10.000 t par jour, chiffre qui donne une idée de la richesse d'un gisement réputé inexistant.

Le groupe Lambert ayant ensuite constitué une nouvelle Société, celle des Exploitants et Propriétaires Réunis, franchissait la frontière et s'installait successivement à Lanklaar, à Leuth et à Eysdenbosch, partout et toujours avec grand succès. Aussi la vallée de la Meuse fut-elle bientôt envahie à son tour, concurrence qui donna souvent lieu à des incidents héroïco-comiques; mais nous ne pouvons songer à pénétrer ici dans le domaine de la petite histoire.

\* \* \*

De la dernière publication de Lambert, il convient de retenir surtout la finale. Il y claironnait l'impérieuse nécessité d'une prompte mise à fruit des richesses minérales nouvellement découvertes, déclarant en caractères d'affiche : « Chaque jour de retard est une faute. Ce ne sont ni les capitaux ni les ingénieurs qui font défaut. » Mais nos législateurs qui avaient été saisis du problème en 1903, ne devaient le résoudre qu'en 1911. Entretemps, le Gouvernement avait, sous la pression de l'opinion publique, octroyé, le 1<sup>er</sup> août 1906, une première concession pour houille, celle dite André-Dumont-sous-Asch, et, le 29 novembre suivant, celles dénommées Sainte-Barbe et Guillaume-Lambert, dont la réunion fut accordée, treize années plus tard, le 20 mai 1919.

\* \* \*

Les brochures publiées par Lambert en 1902 et 1904 sont aussi bien curieuses à d'autres points de vue. Emporté par l'ardeur de son tempérament, l'auteur s'y applique en effet à scruter, de son cabinet de travail, la situation sous toutes ses formes, afin d'y discerner jusqu'à la dernière possibilité d'utilisation industrielle des ressources minérales.

Il n'est toutefois qu'un seul point sur lequel il aura finalement raison. C'est lorsqu'il signale, très incidemment, les vastes disponibilités en eau potable du tuffeau maastrichtien sous la Campine limbourgeoise. Encore y a-t-il lieu à réserve, comme nous le verrons à l'instant.

De portée plus haute était évidemment la remarque que Lambert formulait déjà dans sa lettre du 17 novembre 1900 à André Dumont et qu'il ne manqua pas l'occasion de développer en 1902, déclarant

tout net : « Quant au sondage primitif ou d'Eelen, c'est bien à tort, suivant nous, qu'on le qualifie d'insuccès... Eelen a fourni un renseignement précieux au point de vue de la géologie pratique. Il a démontré l'existence du terrain triasique... l'un des plus riches en substances minérales... sel et potasse. » Et, dans sa vaillance naturelle, Lambert concluait : « Si la profondeur est grande à Eelen, il y a lieu de croire que là, comme en Westphalie, il se trouvera à petites distances vers le Nord des contre-pentes ou des cassures amenant de grandes dénivellations qui relèveront toutes ces formations. »

Cette prévision devait certes se vérifier avant la mi-août 1906; mais le territoire belge étant trop exigü vers le Nord-Est, elle ne le fut qu'à une trentaine de kilomètres par delà la frontière, à Hele-  
naveen, dans les marais du Peel. Cette découverte avait d'ailleurs été précédée d'une autre démonstration faite tant en Belgique, grâce à quatre sondages exécutés depuis 1904 à l'intervention de la Société Solvay, qu'en Hollande, sur la base des quatre premiers trous forés pour le Service officiel d'explorations minérales, créé par la loi du 24 juillet 1904 en vue de la recherche de houille, de lignite, de sel et de potasse. Il avait été ainsi établi, en confirmation du sondage d'Eelen, que, au Nord-Est des gisements houillers des Limbourgs hollandais et belge, existe une fosse accentuée, un graben, que des dépôts cénozoïques ont comblé jusqu'à une profondeur inimaginable, sur plus de 1.050 m à Molenbeersel, à 10 km au Nord-Nord-Ouest de Maaseyck. Les recherches poursuivies en Belgique jusqu'en 1909 à l'aide de trois sondages complémentaires exécutés sur le bord occidental de ce vaste fossé, dit de Roermond, tout en fournissant certaines données du plus haut intérêt scientifique, n'eurent, elles aussi, comme les dix-huit forages profonds exécutés dans le Peel, que des résultats négatifs quant à la présence de gisements salifères.

Pour ce qui est des minéraux sulfurés (pyrites, galène, blende) que, dans ses cogitations, Guillaume Lambert voyait rassemblés en d'intéressants gîtes métallifères dans des cavités de dolomies permianes possibles, ils ne font point défaut en Campine, loin de là ! Il suffit pour le constater de parcourir les descriptions détaillées de sondages carottés; mais si ces minéraux s'y rencontrent consé-  
ment partout ou à peu près, c'est jusqu'à présent uniquement dans des veinules redressées, sortes de diaclases, limitées à des bancs gréseux ou à certains nodules carbonatés du Houiller et ordinairement, sinon.

exclusivement sous forme de minuscules mouches noyées au sein d'un remplissage calcaire. Il est clair que ce ne sont là qu'embryons ou avortons de gîtes métallifères résultant de la circulation souterraine des eaux.

Quant à la découverte d'un puissant gisement de minerais de fer, elle est tout imaginaire et résulte d'une méprise. Lambert a été victime d'une illusion. Lorsqu'il a examiné des carottes de sondages, il ne s'est pas rendu compte qu'étant de petit diamètre, elles étaient très incomplètes, et que les roches résistantes y étaient seules représentées. En réalité, les nodules de carbonate de fer sont noyés au sein de masses schisteuses et n'en forment qu'une très faible part.

Autrement passionnante aurait pu être la constitution du sous-sol profond des environs d'Anvers, dont Lambert réclamait l'exploration. Ce ne fut que quatre ans après son décès que satisfaction lui fut donnée par l'exécution, à l'initiative du Service de recherches minières de l'Etat hollandais, d'un sondage à Wœnsdrecht-sur-Escaut, à 23 km au Nord-Ouest de la métropole. La sonde y atteignit le Houiller à la profondeur de 919 m, en traversa 217 m, mais sans y rencontrer même une simple trace de veine, quoique l'allure fût toute plate, et pénétra finalement sur 29 m dans des calcaires gris, compacts, d'âge viséen. Ce résultat confirma les prévisions depuis longtemps déduites de la recoupe de roches antéhouillères au forage de Kessel-lez-Lierre, à 18 km à l'Est-Sud-Est d'Anvers.

Une dernière constatation, mais plus grave et toute nouvelle, celle-là, qui fut faite à Wœnsdrecht, porte sur le caractère franchement salin des eaux de la nappe du sommet des formations crétaciques. Cette constatation a reçu naguère confirmation à Hemixem au Sud d'Anvers. La teneur en chlore y atteint 4.500 mg au litre; à Wœnsdrecht, elle s'élève au chiffre fantastique de 13.000 mg.

Des résultats de même espèce ayant été obtenus récemment dans les puits les plus profonds de l'agglomération bruxelloise, il est presque inutile d'ajouter qu'elles entraînent la ruine des projets d'alimentation en eau potable préconisés par Lambert, au moins à partir de 1895.

\* \* \*

S'il avait vécu centenaire ou un peu plus, Guillaume Lambert aurait donc eu des désillusions. Dans son optimisme, il n'en eût rien perdu de sa sérénité, car il aurait eu l'immense satisfaction de constater que si les craintes qu'il avait exprimées en 1875 étaient fondées, elles étaient pour un long moment fortement dissipées.

Je m'explique. En 1875, la situation de notre industrie houillère était des plus satisfaisantes. Production annuelle brute : 15.000.000 de tonnes, dont 12.000.000 dans le Hainaut. Excédents des exportations sur les importations : 3.350.000 t de houilles et 625.000 t de coke. La production dépassait de plus de 4.000.000 de tonnes la consommation intérieure. Elle avait d'ailleurs progressé beaucoup plus que la consommation au cours des dernières années. Mais Lambert, qui connaissait le cas de l'Angleterre et les appréhensions de ses économistes, craignait un renversement des allures. Effectivement, si la production belge atteignit, en 1909, net 25.000.000 de tonnes, elle était cette même année dépassée en quantité par la consommation qui depuis quelque temps déjà n'était plus satisfaite en qualité par suite du déficit en charbons à coke et en houilles à gaz.

Mais en 1939, dernière année dont la statistique a été publiée, aux 22.000.000 de tonnes de houilles que continue de produire le vieux bassin dit du Sud — après avoir atteint, en 1927, un maximum de 25.120.000 t — se sont ajoutées 7.250.000 t de charbons gras fournies par le nouveau bassin du Nord. Elles proviennent des sept doubles puits formant autant de sièges d'extraction qui ont été foncés, non sans de très graves difficultés, non sans recours à des méthodes nouvelles, par exemple dans l'emploi, bien au delà de toutes les limites atteintes, du procédé de la congélation, mais, en définitive, en dépit de toutes les prédictions sinistres de certains prophètes de malheur.

Guillaume Lambert en eût été pleinement satisfait. Le but qu'il s'est proposé, est parfaitement atteint.

\* \* \*

S'il fallait, pour conclure, condenser en un tableau les principaux traits de la longue et si fructueuse carrière que je viens de vous détailler, cet ensemble prendrait rapidement des allures d'apothéose. J'imagine en effet que la scène se déroulerait dans la vaste vallée de la Meuse entre Eelen et Maastricht. Aux avant-plans, à gauche, en guise de coulisse, la gigantesque houillère Maurits installée dans le champ minier que l'on sait; à droite, une tour de sondage, celle de Lanklaar, perchée sur les collines qui bordent vers l'Ouest la vallée. Ces collines se prolongeant vers l'arrière, à leur pied, la riante cité-jardin d'Eysden-Ste-Barbe, avec son joyau, la première et encore unique statue de la reine Elisabeth. Aux premiers arrière-

plans, Maastricht et ses usines céramiques. Au delà, Liège et son Université. Comme fond de décor, les hauteurs de la Baraque de Fraiture, où l'on devinerait, à droite, sur des pentes déjà basses, Rahier et ses anciennes mines de manganèse; à gauche, en contrebas, la vallée de la Salm et les sombres rochers de Hourt.

Pour animer ce vaste ensemble : à l'avant-scène, la masse des populations houillères des Limbourgs hollandais et belge, auxquelles se seraient joints les céramistes maastrichtois. Sur les collines de droite, la foule des ingénieurs louvanistes accourus pour acclamer le premier président d'honneur de leur Union à tous; à gauche, quelque peu en retrait, le groupe des anciens élèves de l'École des Mines de Liège, dont se détacherait, comme d'une souche, la phalange du Corps des Mines, avec, en avant, ses célébrités, tels Joseph Chaudron, le fonceur de puits en terrains difficiles, et Eugène Bidaut, le constructeur du grand barrage de la Gileppe, avec ses célébrités, oui ! mais aussi avec ses héros tombés au champ d'honneur, dans les travaux souterrains, en service commandé, les Louis Verniory (1) et les Georges Sottiaux (2), et même, en service bénévole à l'occasion de sauvetages, les Eugène van Molle (2). Enfin, au centre du tableau, les deux Dumont : André-Hubert, le père, illustre initiateur de l'enseignement des sciences minérales à l'Université de Liège, et Léon-André, le fils, second titulaire de la chaire d'exploitation des mines à l'Université de Louvain et grand organisateur de l'invention du gisement houiller de la Campine.

Tous seraient ainsi réunis pour acclamer, descendue du firmament, la patronne des mineurs. Etendant sa dextre gamie de la traditionnelle palme, Sainte Barbe célébrerait, elle aussi, elle surtout, la gloire d'un de ses serviteurs du plus haut mérite, au sourire toujours ineffablement enfantin en dépit de son grand âge, de celui qui fut le génial promoteur des recherches de houille dans ces régions jusqu'alors déshéritées, et dont le nom se marie merveilleusement au sien dans la dénomination officielle de la concession qu'exploite la Société des charbonnages Limbourg-Meuse : l'Ingénieur des Mines Guillaume Lambert !

Armand RENIER

(1) Blessé mortellement le 27 juin 1896 au Grand-Hornu (cf. *Annales des Mines de Belgique*, t. I (1896), p. 296).

(2) Tués dans la seconde catastrophe du Fief de Lambrechies, le 17 mai 1934 (*Ibid.*, t. XXXVI (1935), p. 1083).